

Charles jeta un coup d'œil sur l'imposante horloge accrochée sur le pan d'un immeuble avant de s'engouffrer sur sa gauche, dans une petite rue pavée. Le tramway avait été plus lent que prévu et il avait dû remonter l'avenue en courant pour ne pas être en retard. Constatant que la ruelle était en fait une impasse et qu'il était par conséquent arrivé, il ralentit son allure et rajusta sa veste de tweed. Il avait le souffle court. Et un lacet défait. Le jeune homme s'agenouilla un instant pour y remédier et profita de cette occasion pour tenter de calmer les battements désordonnés de son cœur.

Devant lui se dressait une petite usine de briques rouges, comme il y en avait beaucoup dans ce quartier. Le bâtiment clôturait la rue. À certains endroits, surtout autour des courtes cheminées, une matière noire avait foncé les murs. Une grande enseigne y était apposée, sur laquelle il pouvait lire, en se concentrant un peu pour distinguer les lettres de la suie « Compagnie générale de celluloid ».

Malgré la température vivifiante de ce début d'année, toutes les portes de la fabrique étaient ouvertes. Des hommes, courbés autour d'une immense table, manipulaient avec précision de fins instruments en acier. Derrière eux, d'autres mélangeaient le contenu de grandes cuves fumantes à l'aide

de longues perches de bois en prenant garde à ne pas tacher leurs blouses. Le magenta, le jaune et le cyan bavaient des établis, créant au sol d'incongrues flaques de couleur.

Le jeune homme n'avait pas particulièrement envie d'être là, mais il tenait à honorer le rendez-vous fixé par le directeur de l'usine. De toutes les relations de son père à qui il avait écrit pour proposer ses services, c'était le seul qui lui avait répondu. Était-ce parce que les autres n'étaient pas en mesure de lui proposer du travail ? Ou encore parce qu'ils ne se sentaient plus redevables auprès d'un homme mort depuis deux ans ? Il n'aurait pu le dire.

Toujours est-il qu'il avait été soulagé, en recevant le courrier du directeur, qu'on lui propose une voie différente de celle qu'il imaginait jusqu'alors.

Ce type d'emploi changerait son quotidien. Il n'avait aucune connaissance du travail à l'usine. Et encore moins de cette nouvelle matière qu'était le celluloïd, hormis son importance pour l'industrie du cinéma : elle servait à la production de pellicules. En somme, ce travail ne lui correspondait en rien. Mais ici, à plusieurs kilomètres de l'école communale, il ne risquait pas de croiser le regard navré de ses collègues, pas plus, à en juger par l'activité ininterrompue des ouvriers, qu'il n'aurait le temps de s'apitoyer sur son sort.

Dans la ruelle, la tenancière d'un des commerces attenants épousseta son tablier, faisant voler un nuage de farine qui blanchit instantanément les pavés parisiens. Installés non loin, des ouvriers en pause s'écartèrent rapidement en s'esclaffant. Charles avait repris son souffle. Il se redressa et passa devant le petit groupe en les saluant d'un signe de tête, puis franchit le seuil de l'usine. Une odeur d'acide et d'encre lui piqua instantanément les yeux et les narines.

Entre deux cliquetis métalliques, le jeune homme entendit une voix le héler. Il se retourna et devina, à travers le voile de

fumée produit par les machines, une silhouette qui remontait le hall de la fabrique. Elle s'arrêta devant lui, le considérant un court instant tout en s'éventant à l'aide d'une feuille de papier que Charles reconnut aussitôt. C'était sa lettre de candidature.

L'homme, petit et bouffi, se présenta comme le responsable de l'atelier puis esquissa un geste mou de la main pour signifier à son interlocuteur que leur entretien se déroulerait à l'extérieur. Cela ne rassura pas du tout le candidat : il s'était attendu à rencontrer le directeur en personne et à être conduit dans un bureau, ou au moins à la fabrique. Être reçu par quelqu'un d'autre que celui auquel il s'était adressé, qui plus est en dehors de l'usine, n'augurait rien de bon...

Pourtant, en postulant comme simple ouvrier technique, il prétendait à un emploi bien en dessous de ses qualifications. S'il n'était pas retenu, il n'aurait pas de mal à trouver un travail ailleurs, mais tout de même, ce serait vexant.

L'air frais de la ruelle surprit le jeune homme en même temps qu'il lui fit réaliser la moiteur et la chaleur dégagée par les cuves.

La commerçante étant retournée dans sa boutique et le groupe d'ouvriers ayant abandonné le parvis, Charles reporta son attention sur le responsable de l'atelier. Appuyé contre le mur de la fabrique, le joufflu avait chaussé des lunettes et entrepris de lire sa lettre. Il semblait la découvrir.

— Charles Lanclerc, articula-t-il en relevant la tête pour dévisager son interlocuteur. Tout à fait, reprit-il après quelques secondes avec un hochement de tête satisfait. Le directeur m'a parlé de vous, mon jeune ami. Nous sommes en mesure de vous proposer un emploi.

— Merci, monsieur, répondit Charles qui ne put réprimer un sourire.

— Mais pas ici, précisa le responsable de l'atelier en reportant son regard sur la feuille.

Charles fronça les sourcils, ne comprenant pas où il voulait en venir. Les yeux toujours rivés sur le courrier, le responsable continua d'une voix entrecoupée de respirations laborieuses :

— Voyez-vous, l'administration pénitentiaire recherche des gardiens. Elle manque d'agents pour ses bagnes, et votre profil correspond. De toute façon, on n'embauche pas en ce moment, commenta-t-il en jetant un coup d'œil vers les ouvriers qu'on apercevait au travers des larges fenêtres.

— Vous toucherez une paye plus importante que celle prévue pour les gars de l'atelier. Et aussi plus importante que celle d'un instituteur, ajouta-t-il en agitant la lettre de candidature avec un sourire complice.

Charles regardait l'adjoint du directeur plus qu'il ne l'écoutait. Il se força à détourner son regard des lèvres pleines et pendantes qui ne cessaient de remuer devant lui pour se concentrer.

Effectivement, le poste de gardien de bagne n'avait rien à voir avec celui d'ouvrier sur une chaîne de production. Mais le salaire était aussi plus intéressant que celui auquel il s'attendait. Bien plus, même ! Et il n'avait presque plus un sou en poche.

Le responsable continuait de parler. Ses bajoues tressaillaient à chaque fois qu'il avait besoin de reprendre son souffle. Constatant que Charles le regardait fixement et prenant cette attitude pour une marque d'intérêt, il entreprit de lui expliquer qu'une période transitoire aurait lieu dans un pénitencier situé en métropole, où il aurait tout le temps d'y apprendre le métier avant d'embarquer pour la colonie.

Charles comprit subitement pourquoi le salaire proposé était si élevé. Ses jambes chancelèrent un court instant. La France, depuis quelques années, n'utilisait plus que deux de

ses bagnes coloniaux. Et ils étaient en Indochine et en Guyane française.

Le jeune homme tenta de mettre de l'ordre dans ses pensées. Plus personne ne le retenait ici. Il cherchait à s'éloigner du cadre de vie qu'il avait connu jusqu'à maintenant, mais de là à déménager pour vivre sur un autre continent... Il fallait aussi considérer le voyage. Il avait toujours habité à Paris, que ce soit avant ou après son mariage. La simple idée de franchir un océan lui donnait le tournis.

Le silence de son interlocuteur le sortit de ses réflexions. Il leva les yeux. Le responsable de l'atelier, les mains croisées sur son costume, semblait attendre une réponse. N'ayant aucune idée de la question, Charles dévia la conversation :

— Comment se fait-il que vous recrutiez pour le compte de l'administration pénitentiaire ?

— Ah, ça, mon jeune ami, ça se saurait si les différentes institutions n'avaient pas besoin de gens comme le directeur ou moi pour les aider à trouver de jeunes gaillards !

Il émit un rire sans souffle puis expliqua avec un clin d'œil satisfait :

— Des officiers passent de temps à autre à l'usine. Nos gars sont assez costauds pour exercer un métier dans les colonies.

Charles se fit la réflexion que s'il n'était pas de constitution fragile, son physique n'était pas non plus particulièrement imposant. Devant son air circonspect, le responsable développa :

— La dernière fois qu'ils sont passés, aucun de nos ouvriers n'a voulu les rejoindre. Ça nous arrangeait, car on les avait tous déjà formés. Alors quand le directeur a reçu votre lettre, il a pensé que ce travail pourrait vous intéresser et vous a recommandé auprès de l'officier-recruteur. Entre nous, ajouta-t-il, on n'en voit pas souvent des gars de vingt-

cinq ans célibataires et sans enfant. L'administration pénitentiaire sera ravie de vous avoir. Dès demain.

Charles accusa le coup. Lui qui cherchait à changer de vie... On le lui proposait, et rapidement, en plus. Cette offre lui était peut-être destinée.

Il observa sans vraiment les voir les couples qui quittaient les différents immeubles pour se presser aux abords des commerces. C'était l'heure du déjeuner. La petite rue pavée du nord de Paris fourmillait de passants et de travailleurs engagés dans des conversations animées.

Le petit homme engoncé dans son costume s'impatientait. Il décroisa les bras, sortit une montre à gousset d'une poche puis, ne cherchant nullement à cacher son impatience, en observa le cadran.

— Écoutez, c'est une opportunité. Si vous ne la prenez pas, je perdrai la petite commission versée par l'officier-recruteur, mais je m'en remettrai, soupira-t-il enfin.

Charles inspira profondément. Ces dernières années, le sort s'était acharné contre lui. Était-il destiné à saisir cette occasion ? De toute manière, il n'avait plus rien à perdre. Et les deux années de service militaire imposées avant ses études à l'École normale allaient peut-être enfin se révéler utiles.

— Merci pour votre proposition, monsieur, que j'accepte, prononça-t-il lentement en détachant chaque syllabe. Il eut la désagréable impression qu'un autre que lui venait de prononcer ces mots sans l'avoir préalablement consulté. Mais le dire à voix haute concluait l'accord, et il tendit solennellement la main pour le sceller.

Le responsable sourit, révélant ainsi une denture jaunie par un excès de tabac, la saisit et la serra vigoureusement tout en répétant à sa nouvelle recrue qu'on viendrait le chercher dès le lendemain. Enfin, il lui délivra quelques conseils logis-

tiques concernant les effets à emmener avant de s'excuser et de traverser lourdement la ruelle pour s'engouffrer dans une petite brasserie à l'angle de l'avenue. Lui aussi comptait profiter de sa pause déjeuner.

Charles resta quelques instants sur le parvis, abasourdi par l'importance de sa décision et la rapidité de son exécution. Leur conversation n'avait duré que quelques minutes.

Il desserra sa cravate d'un air absent. Non seulement, elle oppressait sa respiration, mais elle lui rappelait aussi, et de manière insistante, le dernier enterrement auquel il avait assisté. Le jour même de la cérémonie, il avait dû courir les rues pour se procurer la conventionnelle pièce de tissu. Cette perte de temps qui plus est pour un accessoire aussi futile, alors qu'il aurait dû être ailleurs, l'avait marqué.

Il la retira en tirant brusquement sur une des extrémités et la fourra dans sa poche. Ce geste chassa instantanément les souvenirs ressassés depuis presque un an. C'était une belle journée, fraîche, mais ensoleillée. Le jeune recruté se dirigea d'un pas vif vers l'avenue : le vieux tramway approchait. Il avait tout juste le temps de régler ses affaires avant son départ.

*

— M'sieur Lanclerc ! M'sieur Lanclerc !

Charles s'arracha à sa contemplation des toits parisiens. Ce gamin hurlant son nom sans vergogne et au beau milieu de la rue allait lui causer des problèmes avec le voisinage. Même avec toutes les fenêtres fermées à cause du froid matinal, il l'entendait sans peine.

Il lui fallut quelques secondes pour réaliser qu'il quittait cet appartement, et avec lui, son ancienne vie : il n'avait plus à s'inquiéter de l'avis des riverains.

C'est donc avec un léger sourire qu'il accueillit le courrier, lequel, après avoir grimpé à toutes jambes les escaliers

jusqu'au quatrième étage, percuta l'imposante cruche de style Art déco trônant sur le palier. Ne manquant que de peu la chute fatale, le pot se vit rattrapé de justesse par le gamin, essoufflé mais satisfait de délivrer son message :

— Vot' voiture vous attend m'sieur !

— Une voiture ?

— Oui m'sieur. On vous attend.

Charles regarda autour de lui. Il avait pris le temps, la veille, de tout ranger et de nettoyer. Sa logeuse retrouverait son logement lavé de toute trace de sa présence.

Il ne regretterait rien de cette location qu'il occupait depuis quelques mois. Ni l'appartement qui lui semblait un jour trop grand et le lendemain trop exigü, ni les meubles qu'il jugeait sans charme, et encore moins l'odeur désagréable qui empestait régulièrement les pièces. Non, décidément, les nombreuses tanneries de son quartier n'allaient pas lui manquer.

— On m'a dit d'vous dire : pas trop d'bagages, m'sieur.

Charles attrapa sa valise en cuir, jusqu'alors posée sur le fauteuil du salon. Légère, elle était pourtant désagréable à porter, car trop rigide. Elle contenait le principal : son Christ en croix, son nécessaire d'écriture et quelques vêtements. Il y avait peu de chances qu'on lui reproche d'être trop chargé...

Son regard accrocha le miroir maladroitement fixé à la porte d'entrée. Le reflet renvoyé ne lui plaisait pas. Il avait toujours jugé ses traits grossiers, et surtout, trop communs. À part sa taille plus grande que la moyenne et éventuellement, sa tignasse brune, rien ne le distinguait des autres. Mais depuis qu'il dormait mal et qu'il ne sortait plus que pour étudier, il avait perdu du poids et gagné des cernes. *Et pas à mon avantage*, constata-t-il en notant qu'elles s'alourdissaient de plus en plus.

Le jeune coursier était déjà parti. On n'entendait plus que le son de ses pas résonnant dans l'escalier. Saisissant son

chapeau en feutre de sa main vacante, le futur gardien pénitentiaire le suivit sans se retourner.

Devant le porche de son immeuble l'attendait une Ford T.

*

Charles avait été impressionné par la voiture. Depuis quelques années, il en voyait beaucoup dans les rues, mais peu comme celle-là. En tout cas, il n'avait jamais eu l'occasion de monter dans un véhicule aussi haut ni aussi délicat.

Le chauffeur était une copie conforme du coursier, avec plus de manières et quelques années supplémentaires. Sous sa casquette et ses cheveux filasse, ses yeux sombres scrutaient avec attention chaque voiture, attelage ou passant s'approchant trop près de la Ford T.

Lorsqu'il lui avait ouvert la portière, Charles s'était senti intimidé. Il avait imaginé qu'on l'accompagnerait à pied ou qu'il monterait à bord d'une camionnette militaire, mais certainement pas qu'il aurait droit à un chauffeur privé.

Il avait bien essayé d'obtenir des informations de l'homme à la casquette, mais il avait vite renoncé devant le laconisme et le peu d'intérêt affiché du conducteur pour la conversation. Son rôle consistait à assurer le trajet, et cela semblait lui suffire. Le jeune homme avait seulement réussi à apprendre de son chauffeur que ce dernier avait été mandaté par quelqu'un du ministère des Colonies pour le conduire à La Rochelle, sur la côte Atlantique.

Maintenant qu'ils roulaient depuis un certain temps, Charles, assis à l'arrière de la voiture, avait mal au postérieur. À chaque fois que le conducteur actionnait l'un des trois leviers nécessaires à la conduite, une violente secousse se produisait. Sa tête ballottait contre la capote de toile sans parvenir à trouver un appui. De plus, l'odeur d'huile, omni-

présente dans l'habitacle, lui provoquait une légère, mais persistante nausée.

Ils étaient sortis de Paris. Leur véhicule traversait maintenant de larges champs. Les différentes routes qu'ils empruntaient étaient en mauvais état. À chaque nid-de-poule ou trou dans la chaussée, les genoux de Charles cognaient contre le siège du conducteur.

S'il avait, avant de partir, admiré l'extérieur de la voiture, le jeune homme jugeait finalement son intérieur bien trop étroit. Combiné aux ronflements et aux vibrations du moteur, il n'avait guère d'espoir de repos. De toute manière, ses pensées tournoyaient dans tous les sens.

Il avait du mal à réaliser qu'il se trouvait, dès le lendemain de son entrevue à l'atelier, dans une voiture en direction d'un pénitencier situé à des centaines de kilomètres de la capitale. N'ayant jamais vécu ailleurs et n'étant pas particulièrement pourvu du goût de l'aventure, il n'avait pas imaginé devoir un jour quitter Paris.

Cependant, la perspective d'exercer un autre métier que celui auquel il s'était préparé comme celle de s'installer ailleurs, d'abord en métropole puis dans une colonie française, lui convenait. Il n'avait pas prévu que cela arrive si vite ni si loin, mais il y voyait l'occasion de recommencer une nouvelle vie, sur une autre terre.

Il se posait néanmoins mille questions sur la suite des événements, ne connaissant du bagne que ce qu'il avait lu ou entendu pendant ses études pour devenir instituteur.

À savoir, pas grand-chose.

Depuis la veille, Charles avait à peine eu le temps d'organiser ses affaires. Après avoir donné son congé à la vieille veuve qui lui louait son logement et réuni ses quelques effets personnels, il avait tenu à saluer ses parents en se rendant sur leurs tombes au cimetière du Père-Lachaise. Elles

étaient sobres, mais proches de l'entrée. Il avait été rassuré de constater que les gardiens prenaient toujours autant soin des lieux : cela le soulageait de savoir que la stèle de ses parents était bien entretenue, et qu'elle le resterait même lorsqu'il serait loin.

Mais il n'avait pas réussi à trouver la force d'avancer plus loin dans le cimetière.

Le son d'un klaxon le fit sursauter. Malgré le bruit, le froid et les arrêts, il s'était assoupi. Longtemps, vu l'obscurité du ciel. Sa nuque était douloureuse. Le chauffeur, le voyant humer l'air iodé, lui indiqua qu'ils étaient presque arrivés. Malgré le faible éclairage public, Charles apercevait une masse sombre liant les différentes toitures des habitations. La mer, déduisit le jeune homme. Il ne devait plus rester beaucoup de kilomètres.

Quelques minutes plus tard, la voiture ralentit pour s'engager dans une impasse, puis s'arrêta devant une imposante bâtisse blanche de plusieurs étages.

— Nous sommes arrivés, monsieur, annonça le chauffeur, en s'extrayant avec raideur du véhicule pour aller ouvrir la portière arrière.

Charles déplia ses genoux avec difficulté. S'il avait bien compris ce que lui avait indiqué le responsable de la fabrique de celluloïd, il s'apprêtait à recevoir ses consignes de prise de poste. Il était soulagé d'être arrivé, mais étonné de ne pas se trouver devant son nouvel environnement de travail. Le pénitencier n'était certainement pas cette demeure, même si elle était gardée par deux militaires discrètement postés de part et d'autre de la cour.

— Merci, répondit-il, en ramassant la valise négligemment abandonnée au sol par l'homme à la casquette. Je suppose que vous m'accompagnez pour me présenter aux autorités ?